

Afonso Coentro était déboussolé. Il avait mangé un croque-monsieur spongieux arrosé d'une bière éventée, et était rentré chez lui. Il regardait la télévision sans grande attention. Les journalistes annonçaient la chute du gouvernement. Une pluie incessante balayait les vitres de l'appartement. Mais que s'était-il donc passé pendant ces dernières années ? Il se souvenait de son ascension fulgurante à la mairie d'Oeiras. La maire, Fátima Parede, avait détecté ses compétences et en avait fait son bras droit pour toutes les questions d'urbanisme. Il y avait encore 4 ans, il était l'homme le plus occupé du monde. La commune grandissait comme un champignon. Des centres d'affaires ultra-modernes, des centres commerciaux gigantesques s'installaient. Les infrastructures suivaient allègrement, avec les raccordements aux autoroutes, périphériques et lignes de chemin de fer. Seul le centre ville historique maintenait une apparence d'abandon. Les investisseurs n'avaient que faire de charmantes demeures aux plafonds

moulurés. Là où se trouvaient auparavant des pâturages, des terrains en friche ou des pinèdes, des immeubles résidentiels aux noms prétentieux attiraient les nouveaux riches.

Les revues avaient décerné des prix aux élus de cette commune si dynamique. Quel était le secret de cette réussite ? Afonso Coentro s'était hissé au sommet, et depuis il contemplait l'autre versant du succès. Fátima Parede l'avait d'abord attiré dans son lit, puis se l'était définitivement attaché en le mouillant dans plusieurs histoires louches. Il avait des besoins d'argent, et avait compris que tous se servaient au passage, à un certain niveau. Ils avaient mis au point une surfacturation systématique qui alimentait la caisse noire de madame le maire. Les enveloppes pour les services sociaux et culturels étaient gonflées, avec un pourcentage important qui était reversé dans la caisse noire.

Et puis les dénonciations arrivèrent. Les journalistes enquêtèrent. Des plaintes furent déposées. Fátima Parede devait comparaître au tribunal. On l'alerta à temps. Elle s'enfuit au Brésil. Sa double nationalité la protégeait d'une extradition. En revanche, Afonso Coentro était convoqué la semaine prochaine. Qu'allait-il dire ? Comment cacher ce que finalement beaucoup connaissaient ? Pourquoi s'était-il laissé abuser ? La folie des grandeurs. Tout semblait facile. Ils passaient des week-ends de mil-

lionnaires avec Fátima. La suite royale de l'hôtel d'Angleterre à Genève, où ils avaient ouvert des comptes en banque. Une semaine aux Seychelles, dans un bungalow exclusif, à même le sable blanc de la plage paradisiaque. Ils avaient loué un yacht opulent et s'y prélassaient comme des maharajas. Un équipage local les promenait de crique en crique, et leur servait des coupes de champagne. Rien n'était trop beau. Une semaine de ski à Gstaad, dans un chalet somptueux. La décoration était fabuleuse, avec les peaux d'ours et les trophées de chasse.

A la mairie d'Oeiras, tout le monde lui obéissait et le flattait. C'était le couple du miracle économique. L'argent circulait comme jamais auparavant. Les groupes économiques se courbaient devant lui. Pourtant, demain, à la barre, il serait seul. Il nierait tout en bloc. Il jouerait à l'innocent le plus longtemps possible. Il gagnerait du temps. Pourquoi Fátima l'avait-elle abandonné dans cette galère ? Il était jeune. Il avait toute la vie devant lui. Pas encore 40 ans. Pourquoi ce jugement, pourquoi lui ?

La télévision ne lui remontait pas le moral. La crise avait surgi brutalement. L'argent manquait. Le pays était au bord de la faillite. Comment en était-on arrivé là ? Il y avait encore quelques années, chacun s'extasiait devant le miracle économique. Les grues surgissaient de tous les côtés. On construisait sans répit. On bâtissait à tout va. Les taux d'inté-

rêts bas, la concurrence effrénée des banques... tout concourait à l'achat d'habitation. Et que dire des crédits à la consommation, dont les propositions alléchantes étaient envoyées aux clients des agences bancaires ? Qui n'avait pas reçu un chèque vacances, dès le mois de Juin, ou bien la proposition d'anticiper le salaire du mois d'Août ? Même si l'économie montrait des signes d'essoufflement, le gouvernement poursuivait ses programmes d'investissements mégalomanes, comme cet aéroport de Lisbonne situé à plus de 60 kms ou bien la ligne TGV Lisbonne Madrid dont la gare la plus proche de Lisbonne se trouvait à plus d'une heure de route de la capitale... Deux projets farfelus, maintenant congelés, après que des centaines de millions d'euros aient été dépensés en études préliminaires.

Les agences de cotation se méfiaient des capacités du Portugal d'honorer ses engagements, et les spéculateurs avaient fait s'envoler les taux d'intérêts de la dette souveraine. Les journalistes épiloquaient sur la prochaine demande d'assistance au FMI et à l'Union européenne. Le premier ministre, José Socrates, se débattait comme un beau diable pour se maintenir à distance de ces appuis étrangers. Malgré ses déclarations optimistes, les taux s'envolaient, et le pays empruntait à des niveaux jamais vus. Après l'entrée en fanfare dans l'Europe, après une inondation de subsides, une fausse im-

pression d'abondance et de croissance avait donné à une génération des habitudes de nouveaux riches. Néanmoins, le nouveau millenium avait débuté sous de mauvais auspices, avec une première récession en 2001. L'économie portugaise était restée à la traîne, mais les politiciens et les banquiers continuaient à vivre dans l'illusion des grandeurs. La crise mondiale s'était chargée d'abattre ce château de cartes. Les fondations de l'économie étaient fragiles, et les politiciens avaient corrompus les citoyens en les encourageant à dépenser au-delà de leurs ressources.

La pluie d'avril s'abattait impitoyablement sur les vitres de son bel appartement. « Abril, aguas de mil* », selon le dicton populaire.

La roue tournait. Les idées se battaient dans la tête d'Afonso Coentro. Il ne parvenait pas à se calmer. Il n'avait personne à qui se confier. Il était plongé dans la solitude la plus grande. Il se sentait prisonnier dans son immense appartement, au dernier étage d'une résidence de luxe. Malgré la qualité des matériaux, de l'eau s'infiltrait par les portes-fenêtres. Afonso se sentait pris au piège dans un aquarium. Il voyait la lumière tremblée des réverbères au dehors. Il se sentait étouffer. Pris d'une inspiration, il se saisit de son imperméable et sortit. Il prit l'as-

* Abril, aguas de mil : Avril, des eaux pour mille !

censeur jusqu'au parking souterrain. Il déverrouilla à distance sa Porsche Cayenne.

Il roula vers la mer. La plage de Carcavelos, envahie le jour par les surfeurs, était vide. Afonso Coentro se gara au-dessus de la plage, entrouvrit la vitre, et se laissa étourdir par le bruit des vagues. Il ventait, et la houle faisait tanguer la belle voiture. Afonso ferma les yeux et se laissa bercer. Les éléments se déchainaient. Combien de temps encore l'écran fragile de son confort allait-il le protéger ? Pourquoi Fátima ne répondait-elle pas à ses appels ? Quel naïf il faisait... il allait devoir payer, et payer double en l'absence de Fátima. Son nom dans la presse, la honte pour sa famille. Une famille pauvre mais honnête. Ses parents, la probité même. Eux qui admiraient sa chance, sa carrière fabuleuse, quelle déception ! Des années de sacrifice pour envoyer ce fils unique dans les meilleures écoles. La fierté de la famille, bravo ! Quelle déchéance ! Quelle imposture ! Il avait consenti à toutes les exactions. Il s'était laissé abuser par le pouvoir, par les honneurs, par les récompenses. Il s'était cru au-dessus des lois, invincible. Fátima avait été réélue avec un score invraisemblable de 67 %. Elle avait reçu d'innombrables prix d'excellence. Le prix des municipalités, le prix de la femme active, le prix de la qualité de vie, etc... Lui-même avait été triomphalement élu à la Vice-Présidence de l'Ordre National des Archi-

tectes. Il se croyait intouchable, miraculeusement appelé au succès.

Son sens moral s'était émoussé. Il s'était dit que la réalité avait peu de chose à voir avec les principes enseignés, et il avait appris à bien vivre avec cette dichotomie. D'un côté, ce que l'on apprend aux enfants et ce que l'on défend en public, de l'autre, la pratique quotidienne de la rouerie. Il trouvait un parallèle avec l'éducation religieuse, qui prône le pardon et la charité, mais que les adeptes dans leur grande majorité s'abstiennent de pratiquer. Il se souvenait d'une vieille tante, assidue aux messes et aux retraites spirituelles, dont la principale activité était de médire et de se réjouir du malheur des autres.

Les années se succédaient, et son prestige grandissait autant que ses comptes en banque. Il se souvenait du plaisir enfantin de ses parents découvrant son immense appartement, et la terrasse gigantesque. Son père, pourtant bien âgé, courait comme un gamin d'un bout à l'autre. Il s'émerveillait devant la taille de l'écran de télévision. Sa mère n'osait pas utiliser le service Vista Alegre en porcelaine. Les parents contemplaient leur enfant avec ravissement, et un soupçon de crainte. Comment avaient-ils réussi à concevoir un être aussi puissant, aussi supérieur ?

Afonso s'était habitué à son nouveau statut.

Il dormait sur les deux oreilles. Il obéissait aveuglément aux instructions de Fátima, sans prêter attention aux conséquences possibles. Il avait pris goût avec Fátima au luxe. Dom Pérignon et caviar. Costumes Zegna. Chaussures Dolce & Gabanna. Cravates Hermes. Montre Rolex. Il avait même appris le golf. Il connaissait les bons crus, les whiskies de malt des îles. Laphroaig 10 ans, Lagavulin 16 ans, ou Talisker 12 ans ? Accompagné d'un bon havane, pourquoi pas un Cohiba. Au début, il ne savait pas que l'argent offrait autant d'attrait. Il avait pris peu à peu plaisir à découvrir l'univers du luxe, et il en avait trouvé une jouissance intense. Était-ce une forme de revanche sur une enfance austère ? Il adorait courir les magasins. Fátima le faisait parader dans les boutiques de prêt-à-porter masculin. Elle aimait tellement le voir défiler dans des costumes coupés dans les meilleurs tissus. En quelques années, il avait troqué une apparence quelconque pour un look soigné et raffiné. Il se coupait les cheveux chez le meilleur coiffeur de Lisbonne.

Il cachait ses origines, son enfance frugale. Il s'était inventé un passé plus reluisant. Il trichait. Le pays semblait le conforter dans ce style de vie. Les joueurs, les malins s'enrichissaient. La justice dormait. Tout le monde en profitait. Lui comme les autres. Il s'étonnait du nombre de Porsche Cayenne. Ils étaient légion à s'en mettre plein les fouilles. Et

pourquoi n'inquiétait-on pas les autres ? Il devait se présenter le lendemain au tribunal à 10 heures. Il allait descendre dans la fosse aux lions. Ses anciens collaborateurs ne l'avaient pas appelé. Ses anciens amis l'avaient abandonné. Tout d'un coup, les invitations avaient cessé. Il semblait marqué par la peste. Pourtant, partout autour de lui, les vieilles pratiques se maintenaient. Quelle malchance, quelle déveine ! C'était tombé sur lui, alors que la grande majorité des collectivités locales étaient frappées du même mal.

Il trichait aussi avec Fátima, en couchant avec elle, il est vrai de plus en plus rarement. En fait, il n'était pas attiré par les femmes. Ses nouveaux pouvoirs, son nouveau statut lui avaient donné confiance pour se laisser rattraper par ses préférences anciennes. Il préférait les hommes, virils si possible.

Il lui fallait espérer que la chance revienne. Il voulut vérifier sa chance au casino d'Estoril. Il allait jouer aux machines à sous. Ça passerait le temps. Il allait boire un bon whisky hors d'âge, et introduire des jetons dans les machines. Il ne penserait à rien.

Il se gara près de l'entrée principale. Le mauvais temps avait éloigné les grandes foules. Seuls les mordus étaient présents. Afonso Coentro apprécia les lumières vives, les couleurs chaudes, la musique légère. Il se dirigea vers le bar, et choisit un Balve-

nie de 30 ans. Puis il acquit des jetons et se dirigea vers les machines. Une clientèle hétéroclite s'amas-sait. Surtout des personnes âgées, quelques étran-gers, qui répétaient le même geste indéfiniment. De temps en temps, le cliquetis des jetons métalliques expulsés par la machine révélait un nouveau ga-gnant. Afonso alluma un Cohiba. Il pouvait boire, fumer et jouer, et l'association de ces trois vices lui donnait un plaisir incroyable.

Un jeune homme s'installa à côté. De longs che-veux châtain clairs, des yeux mordorés en amande, une peau satinée. Il lui demanda du feu avec un accent brésilien. Il fumait des cigarillos. Afonso alla se resservir un deuxième verre de Balvenie. La soirée ne lui semblait plus aussi déprimante. La chance tournait : il gagna un bon paquet. La machine s'il-lumina et siffla, des pièces descendirent en s'en-trechoquant dans un bruit délicieux d'abondance. Afonso rêva d'un retour à la normale, d'un avenir plein de bonnes choses.

Afonso invita son voisin à commémorer au bar. Il s'offrit un troisième whisky, alors que Junior op-tait pour un cocktail. Il était brésilien, de passage au Portugal. Il habitait Rio de Janeiro, dans le quartier chic de Leblon. Afonso se souvint d'une semaine à Rio avec Fátima. Ils étaient descendus au « Copa-cabana Palace », un bel hôtel classique art déco. Ils avaient écumé les meilleurs restaurants de la ville.

Ils avaient survolé le christ rédempteur du Corcovado en hélicoptère. Fátima s'était offert un saphir superbe chez le joaillier H.Stern.

Junior se montrait très amical, et impressionné par la Rolex d'Afonso. Afonso invita le jeune homme à prendre un verre chez lui, et il ne se montra pas effarouché. Il le suivit et le complimenta sur sa belle Porsche. Ils s'embrassèrent pour la première fois dans l'ascenseur de la résidence d'Afonso. Puis Junior déshabilla Afonso aussitôt après être entré dans l'appartement. Afonso jubilait. La chance tournait. Il n'était pas fini ! Ils se retrouvèrent nus sur le lit, et les baisers de Junior étaient délicieux. Junior sortit de la chambre pour prendre quelque chose dans son blouson, qui était resté dans l'entrée. Afonso entendit le bruit de la porte d'entrée. Il avait du faire erreur.

Afonso attendait, couché sur le ventre, la tête plongée dans l'oreiller en soie. Une main le saisit par les cheveux et lui passa une cordelette au cou. Afonso s'aperçut à peine du danger. Il fut étranglé en un instant.